



Londres
★★★★☆
LOUIS-FERDINAND CÉLINE
Edition établie et présentée
par Régis Tettamanzi
Gallimard
576 p., 24 €, ebook, 15,99 €



Céline, le trésor retrouvé
★★★★☆
JEAN-PIERRE THIBAUDAT
Allia
112 p., 9 €



Céline
★★★★☆
FRANÇOIS GIBAULT
Bouquins
1.216 p., 32 €
ebook, 21,99 €

La suite des manuscrits retrouvés de Céline

Après « Guerre », voici « Londres » où Louis-Ferdinand change de pays et peut-être même de personnalité.

PIERRE MAURY

Tout éditeur digne de ce nom, Gallimard en est un, aurait demandé à l'auteur de *Londres*, si le texte publié la semaine dernière lui était parvenu ainsi, de le retravailler. Mais aucun écrivain digne de ce nom, Louis-Ferdinand Céline n'est pas des moindres, n'aurait envoyé un tel brouillon, bourré de redites involontaires, de phrases boiteuses (si c'était volontaire, ça se verrait, ça s'entendrait dans l'oreille interne du lecteur, son troisième œil).

Alors, pourquoi *Londres*, deuxième livre publié après l'exhumation des manuscrits l'an dernier, est-il quand même un événement ? Parce que, d'un auteur majeur du siècle dernier, on veut tout connaître, même les brouillons qui, sans être destinés à la publication en l'état, apportent un éclairage inédit sur une période d'écriture féconde.

François Gibault, dans la réédition de son *Céline*, corrigée pour quelques détails, dit-il en préface, évacue le sujet, comme le témoignage d'Elizabeth Craig, maîtresse de Céline entre 1926 et 1933, pas retrouvée quand il rédigeait sa biographie publiée de 1977 à 1985. Ces deux nouveautés, écrit-il, « ne changent en rien la vie de l'écrivain ». Il n'empêche que le séjour londonien de Céline en 1915 « sans doute la période la plus obscure de la vie de Céline », note le biographe, qui inspire *Londres* (et *Guignol's band*) méritait peut-être d'être revisité...

Mais l'on sait, depuis mai dernier et la parution de *Guerre*, qu'un nom est écarté de tout commentaire du côté « officiel » de l'édition célinienne : celui de Jean-Pierre Thibaudat, qui publie maintenant en volume le texte revu dont nous avions parlé au moment de sa première apparition sous forme de blog (*Le Soir* du 17 août) : *Louis-Ferdinand Céline, le trésor retrouvé*. De ce trésor, son « inventeur » prend soin de dessiner les grandes lignes, celles qui convergent avec *Guignol's band* et celles qui s'en éloignent. C'est instructif.

Un milieu de maquereaux et de prostituées

Revenons au texte de *Londres*, qu'il faut bien lire tel qu'il est, faute d'auteur vivant pour en donner une version plus aboutie. Ferdinand est à Londres, comme il l'annonçait à la fin de *Guerre*. Il vit (le personnage, en tout cas, pour l'écrivain, ce n'est pas avéré) dans un milieu de maquereaux et de prostituées où la compassion n'est pas la règle. Il faut que les poules qui sont, en quelque sorte, de la viande, rapportent des biffetons. « Fallait que ça rende », dit Ferdinand qui décrit l'habitude de Tresore, un « ju-lot », de couper un doigt aux voleuses. Elles ne se plaignent pas, au contraire : « Elles étaient fières d'avoir des doigts

en moins. »

Rien n'est pris au sérieux. Une môme de seize ans résiste quand on veut l'en-culer (Céline ne recule pas devant les mots, mais on le savait) ? Elle prend une correction. Commentaire de Ferdinand : « C'était drôle à voir quand même. » Il raconte avec force détails « mille saloperies », et davantage, à tel point que la bassesse de l'âme humaine devient le principal sujet du roman, gouffre fascinant au fond duquel il se vautre sans imaginer en sortir. A moins que...

Car Ferdinand a rencontré un « petit juif », un médecin qu'on appelle quand on a besoin de lui, c'est-à-dire souvent, et auprès duquel il apprend, tant bien que mal, à soigner plaies et maladies. Pas toujours avec succès, mais c'est le début d'une vocation, en même temps que lui vient l'apprentissage de la narration en racontant des histoires salaces à Angèle, « ma première lectrice ».

Il y en aura désormais beaucoup d'autres, et des lecteurs aussi, aux prises avec un livre dérangeant, à aborder sans idée préconçue.



Céline avec ses chiens, à Meudon vers 1955. © ROGER-VIOLLET.